L'HERITAGE DE LA GRANDEUR

Deux villages ètaient séparés l'un de l'autre par une petite rivière. Lorsque le temps était beau depuis plusieurs jours, les eaux étaient basses, et les gens à cheval pouvaient traverser sans danger ; mais, après les grandes pluies, il fallait que les voyageurs fissent un long détour pour aller trouver le pont, à moins qu'ils ne fussent à pied ; dans ce dernier cas, ils appelaient le passeur, un bon vieillard qui leur faisait gagner l'autre rive à l'aide d'une petite barque qu'il dirigeait habilement.

Un jour, un meunier du pays, fort riche et fort considéré, fit arrêter son cheval devant la rivière et prétendit la traverser malgré l'avis du passeur qui lui disait.—Je vous en prie, Monsieur, allez jusqu'au pont, les eaux sont hautes, il pourrait vous arriver malheur!

Le meunier s'obstina, il poussa dans l'eau son cheval, mais la pauvre bête n'eut pas fait dix pas, qu'elle perdit pied et s'enfonça sous l'eau, entraînant son maître avec elle.

Le passeur alors dirigea sa barque de ce côté ; mais quand il vit disparaître le meunier, il se jeta résolument à l'eau et le prit sur ses épaules.

Le meunier, fort effayé, dit alors au passeur : "Si tu me sauves la vie, je te donnerai ce que tu voudras de ma fortune !"

Mais le passeur lui répondit : "Mes forces diminuent ; si je meurs, promettez-moi seulement de faire prospérer l'héritage de mon fils La Grandeur comme s'il était aussi précieux que celui qui doit revenir à vos enfants!"

Le meunier se hâta de le promettre, et quand ils furent près de la barque, ils réussirent à y monter. Seulement le meunier retourna chez lui bien portant et se fit soigner, tandis que le passeur n'ayant trouvé dans sa cabanne ni feu ni vêtements de rechange mourut des suites de ce bain forcé.

Lorsqu'il fut enterré, le meunier fit venir La Grandeur !

Celui qu'on nommait ainsi, était le fils du passeur, un enfant de huit ans, à qui son extrême petitesse avait fait donner le surnom de La Grandeur.

Le meunier lui demande : "Dis-moi quel héritage t'a laissé ton père afin que je le fasse prospérer !"

La Grandeur répondit :

"Voici tout mon héritage" ; et il tendit sa petite main toute ouverte devant le meunier.

Celui-ci regarda et vit dans cette main, trois sous, trois grains de blé et trois pépins de pommes.

Il dit au garçon: "Te moques tu de moi ?"

—Non, répondit l'enfant ! La maison de mon père n'est pas à lui, et, comme il a laissé des dettes, on a vendu ses vêtements et sa barque. Voila bien tout ce que j'ai trouvé dans sa poche !

Alors le meunier prit le contenu de la petite main et dit "Eh bien j'aurai soin de ce qui t'appartient, et si tu veux vivre ici, je te nourrirai."

—Je ne veux pas vivre sans rien faire, répondit La Grandeur, donnez-moi quelque ouvrage.

A ce moment, Mademoiselle Lilli, la petite fille du meunier, vint à passer ; elle chassait devant elle une cane suivie d'une douzaine de petits canards.

—Que fais tu là, ma fille? demanda le meunier.

—Je garde ces petites bêtes, répondit la fillete en riant, et elles me donnent beaucoup de mal.

Le meunier se mit aussitôt à rire en disant à La Grandeur : "Eh bien, voilà un travail pour toi ! tu garderas les canards de Lili."

—Merci bien, fit le petit garçon ; et il coupa une branche d'arbres qui lui servit à diriger ses canetons.

Le meunier ne s'occupa plus de lui ; mais, en homme de conscience, il chosit un bon terrain pour y déposer avec soin les grains de blé et les pépins de pomme ; puis il fit entourer ce terrain d'une palisade, afin qu'on sût où se trouvait l'héritage de La Grandeur.

—Mais, pensa le meunier, je ne sais comment je ferai prospérer les trois sous ;

Comme il pensait à cela, il vit s'avancer une pauvre vieille femme qui demandait l'aumône ; il lui donna l'un des sous de La Grandeur en disant : "Celui qui donne aux pauvres, prête à Dieu ! appelons d'abord par l'aumône la bénédiction sur ce bien".

Les grains de blé plantés par le fermiers en bonne terre germèrent comme ceux de ses plus beaux champs, et quand on fit la moisson, ils donnèrent trois beaux épis ; alors on abattit la palisade et quand vint l'époque où l'on sème, on creusa deux sillons dans lesquels on répandit avec soin le grain contenu dans ces épis : c'était une bénédiction aucun blé ne venait mieux que celui-là.

Les pépins s'étaient aussi bien comportés ; ils donnèrent trois pommiers de belle venue.

Monsieur La Grandeur, chaque fois qu'il passait devant son héritage, calculait dans sa tête le temps qu'il faudrait pour que son blé couvrit tout un champ. Il était fier de ses pommiers qui, tous les ans, se couvraient de belles fleurs roses. La première année qu'ils donnèrent des pommes, elles furent si bonnes que le meunier les garda pour sa table et recommanda de ne pas jeter les pépins, car, pensait-il, il ne faut pas que La Grandeur perde rien de son héritage.

Ces pépins, une fois semés, couvrirent un grand espace de terre, et le jeune garçon se vit bientôt propriétaire d'un bien de quelque valeur.

Un jour, le meunier fut visité par un de ses amis qui voyageait sans cesse par terre et par mer, faisant commerce et trafic de toutes sortes de choses.

Cet homme demanda au munier s'il n'avait rien à lui donner pour faire valoir sur son chemin. Il s'en allait au Congo.

Le meunier lui dit que non ; mais ensuite il se ravisa et lui donna les deux sous de La Grandeur en lui disant: "Achète avec cela ce que tu voudras, fais-le valoir soigneusement, c'est l'héritage d'un orphelin.

Le voyageur prit les deux sous en riant très fort et s'en alla.

Comme il traversait la France, du Nord Midi, comptant s'embarquer dans un port de la Méditerranée, il s'arrêta dans un village où le bruit que faisait une foule de gens rassemblée piqua sa curiosité.

Il se glissa au milieu d'eux, et vit qu'ils écoutaient un charlatan qui faisait beaucoup de fruit en vendant de toutes petites boites de vilaine apparence. Ce charlatan criait de toutes ses forces : "Achetez, Messieurs et Mesdames ! achetez, je vends la santé et le bonheur, cela coûte que deux sous ! Ma poudre guérit les malades et rend gais les gens qui sont tristes ! Il ne faudrait pas avoir deux sous dans sa poche pour se priver de si grands bien !"

Alors le voyageur ce dit : "Voilà une belle occasion d'employer les deux sous que m'a donnés mon ami le meunier !" Il acheta donc une des petites boites et pensa qu'il serait bien malheureux s'il ne la revendait au moins le double de ce qu'elle coûtait.

Il mit cette boite dans sa poche et n'y pensa plus.

Quelques jours après, il s'embarqua et fit voile pour le Congo.

Arrivé dans ce pays, il vendit la petite cargaison qu'il avait apportée et qui se composait d'étoffes de couleurs éclatantes dont les habitants étaient grands amateurs. Puis, comme il lui restait une pièce de soie d'un rouge éblouissant et richement brodée, il demanda s'il ne pourrait pas la présenter au roi qui seul pouvait la payer ce qu'elle valait.

Ceux auxquels il s'adressa lui répondirent tous que le roi était si malade qu'il ne songeait guère à acheter des étoffes.

Mais le marchand était fort entêté : il trouva le moyen d'être admis auprès du roi qui souffrait de grandes douleurs d'estomac.

Le roi le reçut fort mal et lui dit qu'il n'avait besoin que de santé, et que s'il ne pouvait lui en vendre, il ne pouvait s'en retourner comme il était venu.

Par hasard, cette parole rappela au marchand la poudre qu'il avait achetée au moment de quitter la France : il la proposa toute de suite, croyant n'en rien risquer d'en faire l'essai sur le roi, moyennenat une somme considérable.

Seulement, il fut fort effrayé lorsque le monarque lui dit : "Je veux bien prendre ta poudre, mais je t'avertis que j'ai déjà avalé beaucoup de drogues et que j'en suis fatigué ! Si la tienne me guéri, je te donnerai dix onces de poudre d'or ; mais si elle ne me guérit point, tu seras bafonné et pendu.

Le pauvre marchand resta tout penaud, d'autant plus qu'il fut immédiatément mis sous la surveillance de plusieurs nègres qui avaient ordre de ne pas le perdre de vue.

Le lendemain, il arriva bien mal à son aise et présenta au roi une tasse d'une boisson noire et forte puante qu'il avait faite en délayant la poudre dans l'eau bouillante.

Le roi but en se serrant le nez et en poussant des gémissements d'horreur, tant cela était mauvais ; après quoi il s'enferma dans sa tente, et y demeura deux jours sans que le marchand, à demi-mort de peur reçut de ses nouvelles. Au bout de ce temps, il fut mandé près du monarque et le trouva fort giulleret et de bonne mine, autant qu'on en pouvait juger sous sa couleur noir.

Il lui fit donc donner dix onces de poudre d'or avec un gros diamant qu'il ne lui axait point promis.

Le remède du charlatan n'était autre chose qu'une poudre purgative des plus violentes.

Le pauvre roi avait souffert d'épouvantables coliques, mais il était complètement guéri.

Comme le marchand était honnête homme, il porta au compte de La Grandeur son trésor inespéré ! puis il vendit le diamant, échangea la poudre d'or, et fit avec l'argent qu'il retira du tout, un véritable commerce dans lequel il réalisa des bénéfices énormes. Bien longtemps après, il revint en France et s'en alla d'abord chez son ami le meunier.

En approchant de l'habitation, il vit de magnifiques champs de blé qui s'étendaient à perte de vue et un superbe verger rempli de pommiers en pleine vigueur. Comme il exprimait son admiration, quelqu'un lui dit :

—Tout cela est à La Grandeur.

Il arriva chez le meunier, lui conta sa bonne fortune et fit appeler La Grandeur. Au lieu de l'enfant qu'il avait laissé parmi les canards, il vit un beau garçon, grand, fort, et de bonne mine, qui portait fort bien son nom.

La Grandeur avait alors vingt ans : il apprit avec joie, sa richesse inespérée et en consentit à la recevoir qu'après l'avoir partagée avec celui qui la lui avait gagnée ; puis comme le meunier l'aimait tendrement, La Grandeur ne crut pouvoir mieux faire que de ne jamais le quitter, et pour cela, il lui demanda sa fille en mariage - elle lui fut accordée de bon cœur.

La Grandeur devint un riche propriétaire, un homme bon, juste et charitable. Ses champs formèrent le plus beau bien de la contrée.

L'abondance étant sortie de trois sous, de trois grains de blé et de trois pépins de pommes ce qui prouve que la bénédiction de Dieu fait prospérer le plus humble héritage.

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNAUX

1o Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non que le journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o Toute personne qui renvoie un journa est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner en outre le prix de l'abonnement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

COUPON DE PRIME:

AUX LECTEURS DE CE JCURNAL

Détachez ce coupon et remettez le avec 9cts, en timbres-postes, pour chaque volume désiré, ou 26cts pour 3 volumes au choix, parmi les ouvrages nommés sur ce coupon, au bureau de ce journal ; et vous recevrez les numéros demandés franco par la poste dans les huit jours qui suivront, votre envoie. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages desirés par numero seulement.

NOM.....

ADRESSE.....

OUVRAGES DESIRES : NOS.....

LIVRES OFFERTS

1 Mon oncle et mon curé.
2 L'amoureux de la préfète.
3 Martyr de l'amour.
2 la roche qui pleure.
5 Le remords d'un faussaire.
6 Rêves Dorés.
7 Drame de l'hôtel Woronzoff.
8 Les flancs tilies de Lorette.
9 Le sacrifice d'un fils.
10 Le coureur de dot.
14 Roman d'une jeune fille pauvre.
13 Le roman d'un crime.
14 Trahison vaincu par l'amour.
17 La vengeance du fiancé.
18 Les deux Jeannes.
15 Misérable faussaire.
19 Le martyr d'une mère.
20 La charmeuse.

WINTER IS ALMOST HERE.

I am still to be found at my business stand always pleased to sell you all kinds of Tinware.

My prices are cut to meet hard times.

STOVES! STOVES!

You can't winter with that old stove. Come right in and get a nice new heater, which will give you the BEST of satisfaction.

Don't look in the grass for Bargains Come right to my store and get BARGAINS.

FURNACES
FURNACES
FURNACES

Get a Hot Air Furnace and save One Half the cost in your coal bill.

A. J. BERNARD
Tignish

Few people have any idea of the value of old, rare, odd and obsolete coins. Did you know that a Boston shoemaker sold a collection of coins for TWENTY THOUSAND DOLLARS? Did you know that some rare American stamps are worth as high as SIX HUNDRED DOLLARS EACH? It is a fact that the rare 1827 quarter is worth $30.00, the 1823 quarter is worth $20.00, the 1804 silver dollar is worth $3000.00, half cents made between 1840 and 1850 are worth $2.00 to $5.00 each, some large old style copper cents are worth as high as $6.00 each. Some issues of Continental and Confederate bills are rare and valuable, as well as certain pieces of fractional currency or "script." Besides these, many rarities in half cents, cents, three-cent pieces, half dimes, dimes, twenty-cent pieces, quarters, half dollars and dollars are worth a big premium over face value. The Reliable Coin and Stamp Guide gives accurate information, and you may depend upon it.

While a great many people collect old coins, there is more demand for rare postage and revenue stamps, and some comparatively recent stamps are now scarce. Collections of stamps often sell as high as A THOUSAND DOLLARS. Stamps from letters sent during the war, revenue stamps, stamps from patent medicine bottles, match wrappers, old documents, etc., are in great demand, some being worth $50.00 APIECE. Look over your old letters in the garret and elsewhere; perhaps you may find some rare things. This book gives all particulars, with prices, pictures, etc., and gives addresses of reliable firms who buy them for SPOT CASH. No matter if you handle but ten cents a day you should have this book. EVERYBODY NEEDS IT. Farmers, Storekeepers, Clerks, Mechanics, Agents, Postmasters, Doctors, Lawyers, in fact it will be found more than necessary. It is worth its weight in gold to any white-savage person. Boys and girls should send for it and explore attics and cellars in search of old letters, which may contain rare stamps. Who knows? A small fortune may be in your very midst. *Do not write for particulars; do not ask questions; do not send us the coins or stamps, but get the book.* It tells all. Where you can sell them at prices given, what they are, what they look like, and why they are rare. *This book gives reliable figures only; no fictitious dates or values whatever.* It is issued under the supervision and authority of the greatest coin and stamp collector and dealer in North America. SATISFACTION GUARANTEED.

PRICE, 25c. PER COPY, POSTPAID.

☞ ☞ ☞ Send 25 cents to this paper and in the course of days you will receive the Coin and Stamp guide.

A PIANO AND ORGAN BOOK FREE.

Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from $25.00 up, and Pianos from $150 up. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent.

THE CORNISH ORGANS AND PIANOS

Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 30 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. *Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the times. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once.*

CORNISH & CO. (Estab. nearly 30 yrs.) Washington, N.J.